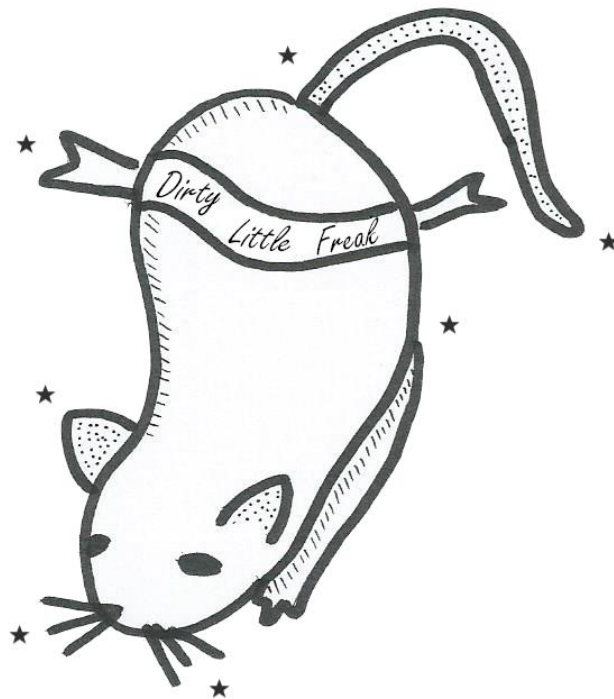


Dirty Little Freaks

Textes et réflexions sur
le milieu
transpédébiEgouine



Ce fanzine est le fruit de notre expérience commune au sein d'un collectif féministe et transpédébiEgouine désormais dissolu, et/ou de notre fréquentation de différentes scènes TPG/féministes alternatives.

Ces textes ont été rédigés en 2013, avec, pour bruits de fond, les dégueulis de la manif pour tous, le silence complice de l'état, la complaisance des médias, notre colère grandissante et notre frustration de ne pas trouver dans nos espaces militants un réel souffle et des alternatives.

Les auteurEs revendiquent leur subjectivité et refusent toute prétention à l'universalité. Ces textes, intimement liés à nos vécus et nos identités, sont le reflet de nos ressentis.

Pour toute-s remarque-s, question-s ou critique-s, écrivez-nous à
dirty0little0freaks@gmail.com

♥ Nous acceptons aussi les compliments et les câlins. ♥



Sommaire

Burn my unicorn.....	3
Je ne suis pas un individu fonctionnel.....	7
Je ne veux pas être une gouine féministe.....	12
« J'écris de chez les moches, pour les moches... ».....	16
« On a toutes un utérus », immersion en terrain trans-pas-inclusif.....	19
Transgarçon planqué.....	23
Féministe, droguéE, alcoolique, tant qu'il faudra !.....	25
Il y a.....	36
Du virilisme en milieu TPG.....	39
Le charisme à l'équarrissage.....	40
On fera mieux la prochaine fois.....	41
Petit manuel de positivité à l'usage des féministes blaséEs et des TPBG désespéréEs.....	43

Burn my unicorn

Participer à un collectif féministe, c'est un peu comme monter sur des montagnes russes.

Ça va vite, très vite : au départ, on discute vaguement de lancer quelque chose, et puis tout à coup les réunions s'enchaînent, les actions et projets d'actions se multiplient, une idée d'article succède à une autre idée d'article, et bientôt on a l'impression que militer est devenu toute notre vie - quoique, c'était peut-être déjà le cas avant, en fait... C'est stimulant, vivifiant, « empowering » : voilà, on s'est jetéE dans le vide, à échanger des expériences, à écrire sur notre vécu, nos souffrances, à partager nos opinions ; on a crié un bon coup avant de se lancer - et finalement, on se rend compte que le seul truc qu'on ressent, après la peur, c'est une incroyable liberté - alors on lève les bras et on se laisse porter. Et quand le tour est terminé, on descend et on retrouve la vie normale, les gens normaux avec leur homophobie, leur racisme, leurs réflexions insupportables qu'on n'a pas forcément la force ou l'envie de relever parce que ce sont aussi nos collègues, nos proches, nos amiEs... mais on sait que la fête est toujours là, au coin de la rue.

Sauf que, parfois, le manège prend un virage imprévu et on se retrouve coincéE la tête en bas, avec une violente envie de vomir. Il faut qu'on descende, là, tout de suite. Vite. VITE.

C'est un peu ce qui m'arrive en ce moment. Je regarde le sol à vingt mètres en-dessous de moi et je me dis : descends, descends tant qu'il est encore temps - même si tu t'écrases, si tu te retrouves seulE pendant que les autres continueront à voltiger dans les airs. Défais cette saleté de ceinture et descend.

Pourquoi ? Parce qu'en ce moment il est question d'organiser un bloc radical à la prochaine Pride et que, pour se faire, une réunion inter-orga a été organisée avec... des collectifs de gauchos, dirons-nous, anars, antifas, libertaires... A priori, aucun

problème, on partage quand même une certaine sensibilité politique avec ces groupes et on a déjà fait des actions ensemble. Seulement voilà... lesdits groupes sont mixtes, composés en grande partie de MECS CIS HETEROS, et, bizarrement, à aucun moment la question de la (non-)mixité n'a été abordée. Il se murmure même que le bloc pourrait être mixte. A cette idée, j'aurais pensé que les sabots de mille licornes indignés - bon, d'accord, peut-être pas mille - que les sabots de licornes indignés auraient vigoureusement frappé la table. Mais quand j'ai demandé des explications, on m'a simplement répondu que rien n'avait été décidé, que certains parmi nous n'étaient pas hostiles à la mixité.

Et là, j'ai envie de dire... Licornes, sur quel dangereux chemin vous êtes-vous égarés ?

La non-mixité, c'était un des principes fondateurs de « notre » collectif. Est-ce vraiment utile de rappeler pourquoi ? Apparemment, oui. Parce qu'on a besoin d'un espace « safe », où l'on puisse exprimer nos ressentis et nos points de vue, être entendus ; sans voir nos discours niés, invalidés, ou simplement passés sous silence par les dominantEs. Parce qu'on nous empêche trop souvent d'agir, d'être visibles. Parce que partout ailleurs, la soi-disant « mixité » permet juste de nous faire disparaître.

Sachant cela, comment pouvez-vous seulement envisager d'appeler à un cortège radical MIXTE ? La Pride, c'est le moment où on a enfin la possibilité de virer pendant un petit moment l'hétérosexualité des rues. De dire qu'un autre système politique est possible, de nous réapproprier l'espace public, de l'envahir avec NOS identités, NOS démonstrations d'affections, NOS corps et NOS apparences dégenrantEs. Proposer un cortège mixte, c'est remettre cette réappropriation de l'espace en cause. Encore une fois, on verra des mecs cis hétéros marcher dans les rues - et ça, ça n'a RIEN de radical, puisque la rue a toujours été à eux. Eux, ils ne se demandent pas comment s'habiller avant de sortir, par crainte de se faire coincer à un carrefour : « sale pute », « sale gouine. » Eux, ils ne regardent pas autour avant d'embrasser leur copine. Eux,

personne n'est jamais venu les voir à la table d'un café pour leur demander : « Hey, vous êtes pédés ? » Eux, ils n'ont donc rien à faire dans une Pride. C'est super que les orgas de ce type nous soutiennent, mais soutenir une lutte, c'est laisser les premièrEs concernéEs s'exprimer, pas empiéter sur le peu d'espace qu'elles parviennent à conquérir. Que les transpédés gouinesmeufs qui en font partie nous rejoignent, sans drapeaux, sans étiquettes, et là, je ne trouverai rien à redire. En attendant, la récupération politique et le paternalisme ne sont jamais bien loin. Surtout quand j'entends certainEs personnes autour de moi dire à demi-mots que, si les antifas sont là, la marche deviendra plus sûre. Et nos appels à l'autodéfense, alors ? On préfère tout à coup appeler à nos protecteurs soi-disant naturels, les mecs cis hétéros ?

Et puis, sous couvert de bonnes intentions, s'ouvrir à la mixité signifie souvent passer sous silence quelques revendications, laisser de côté certaines règles de fonctionnement. Au cours de cette même réunion inter-orga, il a été décidé de créer une affiche pour protester contre les violences à répétition qui ont eu lieu ces derniers temps. Son contenu ? « Contre l'homophobie et la transphobie, riposte radicale ! » Et les gouines ? Les... Quoi ? La lesbophobie ? Jamais entendu parler...¹ Un tel « oubli » n'est pas vraiment étonnant lorsqu'il est le fait d'organisations « alliées », mais on serait en droit d'attendre qu'un collectif féministe le remarque et le conteste. Qu'il permette justement de rendre visible cette question. Mais qu'est-ce que j'apprends ? Qu'il n'y avait pas assez de place sur l'affiche et que, pour plus de « clareté » et de « pertinence », on a choisi d'utiliser seulement le mot « homophobie », « au sens large du terme. » Eh ben voyons... C'est bien connu, le neutre n'est pas masculin. Et ces arguments-là, ce ne sont pas ceux qu'utilisent les gays dans les Centres lGbt, pour justifier l'invisibilisation des trois autres « lettres »...

Licornes qui étiez présentEs, avez-vous vraiment accepté ça ? Ce n'est pas possible.

¹ Et je ne parle pas des biEs, mais là il faudrait trois paragraphes entiers pour expliquer que oui, « biE » peut-être une identité politique, et révéler leur biphobie à ceux qui, en lisant ce texte, penseront le contraire.

« Notre » collectif est néE pour se battre contre ça.

Licorne, ce chemin que vous prenez, il n'est pas le mien.

Je n'ai pas fondé ce collectif avec vous, pour devoir quelques mois après me justifier devant vous de mes revendications - la non-mixité, l'auto-organisation, la visibilisation et la défense des minoriséEs par elleux-mêmes. J'ai fondé ce collectif avec vous, pour qu'*ensemble* on puisse porter ces revendications.

Licornes, êtes-vous sûrEs de ne pas vouloir faire demi-tour ? Car à mes yeux, votre chemin ne dévie plus tant que cela...

JomoE



Je ne suis pas un individu fonctionnel.

FLASH NEWS : on est dans un système instrumentalisant. Il y a ceux qui disent que nous sommes une erreur de la nature, qu'un homme (cis) est fait pour aller avec une femme (cis), et fonder une famille, et ce pour l'éternité. Il y a ceux qui disent que Dieu nous a fait ainsi, nous sommes nés ainsi, et ce n'est pas notre faute, il doit y avoir une raison. Tes hanches sont faites pour enfanter. Tes mains sont faites pour travailler. Chaque chose doit trouver sa raison d'être, et s'imbriquer parfaitement dans un mécanisme bien rôdé. Ose ne servir à rien, ose ne pas avoir d'utilité, et l'invalidation de ton existence est ultime, en fait, c'est comme si tu n'avais jamais existé. Ose un peu pour voir. Si tu ne trouves pas ta place dans la chaîne du Bien-Social, de l'Apport au Plus Grand Nombre, de la Contribution à la République, tu es : un Parasite un Vautour la Décadence la Déchéance tu Sucés le Sang de la Nation tu Glandes tu Chômes tu Ne Fais Pas Assez d'Effort tu N'es Pas Assez InséréE tu N'es Pas Normal s'il te plaît ferme ta gueule et hors de ma vue tu me fais peur.

Et puis il y a ceux qui prennent un p'tit peu ou bôcou de recul par rapport à tout ça. En tout cas c'est ce qu'ilLEs disent. IlLEs se branlent que Dieu t'ait vouluE comme ça ou que tu aies décidé toutE seuleE comme unE grandE d'emmerder la République. Déconstruire ! qu'ilLEs disent. Liberté ! qu'ilLEs disent. Pourtant, même dans ces espaces, j'ai l'étouffante impression que l'état d'esprit se rapproche souvent pas mal du « s'il te plaît ferme ta gueule et hors de ma vue tu me fais peur ». On déconstruit sélectivement et on sélectionne les libertés acceptables. L'espace que je connais un petit peu, en l'occurrence, est « le » milieu féministe et transpédébiEgouine, et c'est donc de cette expérience-là, personnelle, que naît ma réflexion et les propos que je tiens.

Ce que je constate, c'est que dans ces espaces comme ailleurs on ne sort pas de la chasse à l'utilité. Je vais tenter de m'expliquer. C'est différent, ça s'exprime autrement, mais c'est tout aussi aliénant. Tu dois manifester. Tu dois être belle, tu dois être beau, tu dois être cool. Tu dois être souriantE, tu dois être sociable, tu

dois être à l'aise en toutes circonstances. Tu dois faire la gueule et l'ouvrir, mais au bon moment. Si tu ne fais pas ci, tu ne sers pas la cause. Si tu ne fais pas ça, tu n'es pas visible. Alors en théorie on va dire qu'on trouve ça important, de prendre en compte les limites de chacunE. On met des *trigger warnings* quand il le faut, on déblatère sur ce qu'est un espace *safe*, on parle d'inclusion. En pratique les personnes qu'on va écouter sont toujours les mêmes : les plus cool, les plus jolies, ceux qui savent prendre de la place. Dans la pratique on va y aller de sa critique contre telle personne qui n'a pas bu en soirée, ou telle personne qui est en couple exclusif, ou telle personne qui se maquille et s'épile les jambes, et qui n'a tellement rien déconstruit. On hiérarchise. On instrumentalise les expériences et les vécus d'autres personnes pour se faire mousser. On n'hésite pas à tacler publiquement des gentEs pour bien montrer qu'on est trop radicalE.

Le fait que tu sois trans*, gouine, biE, meuf, pédé et féministe ne suffit pas à justifier ta présence ici. Ta présence ici est évaluée. On aimerait bien savoir s'il y a moyen de tirer parti de ta présence ici.

Je repense à des personnes du milieu qui se sont foutues de ma gueule pendant une soirée dans un bar parce que je n'y embrassais pas mon mec. Elles trouvaient ça rétrograde qu'on ne se roule pas des pelles en public. Donc voilà le deal : tu es queer et la société t'impose d'être discrète, mais comme toi t'es supposéE être radicalE, il faut que tu te rendes visible ou bien tu es unE traître à la cause. Déjà on peut noter la grosse injonction qu'on me met sous le pif. Ensuite, on peut aussi noter que cette injonction ne tient pas compte de ce qui moi me met à l'aise ou non en tant qu'individuE. Là en l'occurrence j'avais pas mal de raisons de ne pas être en confiance totale et donc pas forcément d'humeur à rouler des pelles : je me trouvais dans une soirée qui n'était pas en non-mixité TPG, je suis introverti, pas sociable, et être entouré de gentEs que je ne connais pas m'angoisse, etc. Je trouve vraiment lourd qu'on puisse privilégier le fait de « servir la cause » au respect de mes limites et de ma façon de gérer les situations

stressantes pour moi. Je me sens instrumentalisé et ça ne me change pas beaucoup du quotidien.

En fait, j'ai comme l'impression que même au sein d'espaces qui se veulent critiques et prétendent sortir d'une logique capitaliste et patriarcale, on ne sort pas d'une conception mercantile, ou objectivante, de l'individu. C'est ce qui me fait ressentir une espèce d'injonction à l'utilité. Peut-être qu'il faudrait le formuler autrement. En gros, il faut que tu sois disponible. Il faut que je puisse te pécho. Il faut que le fait de te dire bonjour, ou de t'adresser la parole, m'assure une plus grande popularité dans le milieu. Il faut que je puisse te cerner facilement. On n'est plus du tout dans une perspective de respect des limites individuelles, ce truc qu'on prône bien fort sans en poser clairement les bases. Ce que j'ai envie de dire, c'est que je ne suis pas un individu fonctionnel et je n'ai aucune envie de l'être. Je veux pouvoir me présenter à vous avec mes failles et mes angoisses sans que vous m'infantilisez. Je veux pouvoir passer une soirée sans prononcer un mot sans que vous en déduisiez qu'il doit être super facile de se défouler sur moi.

Je ne veux plus être une variable d'ajustement dans votre échelle de la radicooolité.

Le militantisme m'est nécessaire. Il est à peu près tout ce qu'il me reste pour ne pas renoncer à vivre un jour dans un monde un peu moins merdique. Pour que d'autres après moi puissent vivre dans un monde un peu moins merdique. Les choses telles qu'elles sont me sont insupportables, elles m'enragent, elles me déchirent. Je n'ai pas ma place ici alors je lutte pour m'en creuser une. C'est ça aussi militer, s'informer, questionner : colères et tristesses. Je pourrais me mettre des œillères mais ce serait peine perdue. Allumer la télé, lire un journal, un bouquin, le contenu d'un cours, tomber sur une affiche publicitaire, discuter avec des gentEs : TOUT, à n'importe quel moment, est susceptible de tomber dans la violence, directe ou indirecte, verbale, physique, symbolique. Il faudrait m'arracher le cerveau et le cœur pour ne plus voir tout ça, ne plus le ressentir. Alors colères et tristesses, c'est avec ça que j'essaie d'articuler ma vie. Et c'est lourd. En restant dans le

milieu militant, et en militant tout court, je me rends triplement conscient de tout ça. S'ajoute le fait que tout soit en permanence analysé et débattu, que tout puisse en permanence tourner au conflit. Et c'est lourd. Je ne dis pas que ça n'est pas nécessaire, mais c'est lourd. Je me demande tous les jours si je suis vraiment capable de supporter tout ça. J'entends des gentEs raconter à quel point le militantisme leur donne de la force, et comment le féminisme les a sauvéEs, et puis, et puis... Je me demande ce que j'ai loupé, et je me rappelle que si le militantisme n'est pas la norme, c'est qu'il y a bien une raison. Qui a envie de vivre en cajolant, jours et nuits, colères et tristesses ?

(Je suis bien conscient de schématiser quand je dis ça, et que si le militantisme n'est pas la norme, c'est aussi pour un tas d'autres raisons).

Du coup j'essaie parfois de rendre les choses plus vivables pour moi, moins douloureuses, moins angoissantes. J'essaie d'échapper au militantisme grave et triste qui a sa raison d'être mais attaque lentement *ma* raison d'être. Self care, paillettes. Un peu de cucuterie pour enrober tout ce qu'il y a de plus grave et de gerbant. Est-ce que c'est déplacé ? J'entends « oui » mais alors quelque chose en moi se révolte et voudrait hurler. Je me bats pour plus de liberté mais je n'ai pas l'impression d'y gagner. Je n'ai pas le sentiment d'avancer d'un pouce sur l'échelle de la libération. Je me sens instrumentalisé par quelque chose qui me dépasse et qui ne me permet pas de souffler, d'avoir l'esprit tranquille, juste un peu. Instrumentalisé par les théories, les analyses, les prises de positions, les accords et les divisions. Mais quand la course à la popularité s'immisce dans tout ça, quand les prises de positions dépendent du charisme d'unE telle, du nombre de likes sous un statut facebook, c'est encore pire. Mille fois pire. Je ne veux plus de tout ça et je ne veux plus de calculs minables.

Je crois que c'est à peu près là que je voulais en venir. J'ai beaucoup de mal à articuler mes idées sur la question, et beaucoup de choses restent à penser, à creuser. Ce que je sais, c'est que je ne suis pas le seul, et encore moins le premier, à éprouver ce type

de malaise. Sachant cela, on devrait au moins prendre le temps de se pencher sur la question. En ne le faisant pas je trouve qu'on perpétue un espace élitiste, dans lequel « *il faut avoir les épaules* » pour tenir (en plus d'être radicoool et les autres trucs cités plus haut). Ce que ça implique, on le devine bien : sont encore une fois valorisés un savoir-faire et un savoir-être (en termes de socialisation) dont tout le monde ne bénéficie pas au même degré, et ce pour une multitude de raisons dont la plupart ont à voir avec les dynamiques de pouvoir. On ne peut pas prétendre « déconstruire » ou que sais-je si on ne s'interroge pas sur ça, sur ces relations inter-milieu qui traduisent un rapport instrumentalisant à l'autre / aux autres / aux individuEs et qui sont très certainement le reflet de ce que la société attend de nous en général. Alors oui, c'est trop gros pour qu'on s'en débarrasse d'un coup, mais on peut au moins essayer.

Alien666



Je ne veux pas être une gouine féministe.

« Transpédégouines féministes. » Un étendard que l'on déploie fièrement, un drapeau que l'on enroule autour de soi pour se donner bonne conscience, mais ce qui se passe en-dessous...

Vous prétendez qu'entre nous c'est différent. Qu'ici on réfléchit sur les rapports de pouvoir. Qu'ici c'est safe. Qu'ici toutE le monde à sa place, parce qu'on déconstruit les normes, parce qu'on subvertit les oppressions que l'on subit. Alors pourquoi est-ce que, dans vos soirées et dans vos squats, j'ai exactement la même sensation que pendant ces boums de collégienNEs, lorsque j'étais ceile qui reste seuleE contre le mur, espérant en secret que le papier peint l'avale complètement ? Il n'y a pas d' « entre nous », et je n'ai rien à faire « ici. » Je ne fais pas partie de vous.

J'ai encore quinze ans. La vie est un teen-movie qui ne se termine jamais. Comme à l'époque, je ne suis ni jolieE, ni sociable, ni sûre de moi, et dans le milieu il y a tout un tas de cheerleaders pour me le rappeler, qu'eiles le veuillent ou non. On ne me voit pas, mais on se précipite pour faire connaissance avec mes potes si eiles sont mignonNEs. Ce n'est pas avec moi que l'on danse, pas avec moi que l'on rentre. Vu que je n'ai jamais su comment me comporter avec les gentEs, ce n'est pas non plus avec moi que l'on discute. Comme à l'époque je suis la personne timide au fond de la salle, qui regarde avec envie les stars du milieu, ceux que toutE le monde voudrait côtoyer, ceux qui définissent quelle attitude, quel vêtement, quel discours est cool ou non. Comme à l'époque, mes actions, mes idées, mes paroles, et l'affection que je porte aux autres sont moins considérées, simplement parce que je suis ceile qui les exprime. Et, comme à l'époque, je suis censée faire comme si de rien n'était.

Pourtant tout ceci n'est pas une impression, c'est ma souffrance, notre souffrance, à mes amiEs et moi, ceux qui se tiennent toujours en marge du milieu, parce qu'eiles ont peur de ne pas être assez radicaux/ales, assez sexy, assez charismatiques. Sous la

théorie et les slogans, ces inégalités existent, et si vous ne les ressentez pas, si ce que je suis en train de décrire vous paraît complètement absurde, c'est juste que vous êtes du bon côté de la barrière. Vous vous souvenez ? Les dominantEs n'ont jamais conscience de leurs privilèges, jusqu'à ce que les oppriméEs viennent les leur rappeler...

Dans vos soirées, il y aura toujours une personne qui pleurera, seule dans son coin.

Je serai toujours cette personne.

Celle que l'on trouve très sympa quand elle ferme sa gueule et qu'elle sourit, prend sur elle, fait comme si de rien n'était, quand on sait très bien qu'en réalité elle aurait toutes les raisons de hurler. Celle qu'on apprécie tant qu'elle ne vient pas trop près, qu'elle ne parle pas trop fort de tout ce qui ne va pas, qu'elle reste à sa place, quand on sait très bien qu'elle n'a pas de place. Celle que l'on serre dans nos bras quand elle s'effondre, mais juste quelques minutes, juste pour être gentille, quand on sait très bien que ça ne suffira pas - mais il s'agit seulement de ne pas se sentir coupable, n'est-ce pas ? Parce que la soirée ne fait que commencer, et qu'à un moment ou à un autre, on va la laisser là. Parce qu'il y aura de la musique, et de l'alcool, et des « personnes sexy », et que quelque part, si on « oublie » quelqu'unE sur le bord de la route pour continuer la fête, ce n'est pas si grave. Si l'on marche sur eile en passant, si l'on détourne les yeux quand eile se baisse pour essayer de ramasser les débris d'eile-même, ce n'est pas anti-féministe. On trouvera toujours tout un tas d'excuses pour le justifier. « Eile a trop bu. » « Eile ne va pas bien en ce moment. » « Je n'ai rien remarqué. » Et la nuit continuera, et l'on n'y pensera plus, tant pis si elle s'étouffe dans sa nuit à eile, sa nuit de cauchemars, des années durant...

Quand j'ai commencé à lire des trucs féministes, j'ai cru au mythe de la grande famille qui t'accueille à bras ouverts et qui t'aide à te construire, là où le reste de la société a toujours cherché à t'écraser. Au mythe de la vraie famille. J'ai cru qu'enfin, le jour

où je fondrai en larmes en disant « je n'en peux plus d'être moi », il y aurait des bras forts et chauds, des bras féministes, qui me serreraient et ne me lâcheraient plus. « Si tu n'as plus de force, on va te porter. » Mais les bras féministes préfèrent serrer d'autres corps, ou tenir des pancartes, ou parader dans de jolies manches léopard... La solidarité, elle existe sans doute, mais je ne l'ai jamais vécue. En fait je suis plus seulE que jamais, parce qu'en devenant féministe, j'ai renoncé au monde straight. Je ne peux plus y retourner, rester assise à une table à entendre les discours excluants et stigmatisants de mes potes blanchEs hétéro/as friquéEs, ou supporter les relous dans les espaces mixtes. Mais alors, je vais où ?

Il y a trop de violences. La violence des autres, celle du dehors, des médias, des inconnuEs. Et puis celle d'ici. Au cours de ces derniers mois, je ne sais pas quelle est celle qui m'a fait le plus de mal.

Il y a trop de violences. Il n'y a pas assez de violences. Parfois, j'ai envie de vous attraper par les cheveux et de frapper vos têtes contre un mur jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ce n'est pas féministe. Mais alors je n'en ai plus rien à faire. Je veux juste arrêter de souffrir.

Je suis une gouine féministe.

Je n'en peux plus d'être moi.

Et je ne veux ni de votre pitié, ni de votre fausse compassion, ni des gestes d'affection que vous vous sentez obligéEs de me témoigner quand vous préféreriez être ailleurs. Ni, surtout, de vos jugements.

Je veux juste trouver cette famille dont j'ai cru un jour qu'elle existait - existe-t-elle ?

JomoE



« *J'écris de chez les moches, pour les moches...* »

Ce sont par ces mots, les tous premiers de *King Kong Théorie* de Virginie Despentes que j'en suis venue à me définir féministe, comme pas mal de gentEs de ma génération j'ai l'impression. Peut-être car pour une des premières fois de ma vie, je me reconnaissais VRAIMENT dans ces quelques mots. « *Les exclues du grand marché à la bonne meuf* », je ne l'avais jamais formulé comme cela avant, mais ouais, si je devais objectivement et concrètement appartenir à une catégorie, c'était bien celle-là. Et tant pis si c'est définitivement trop cliché d'être moche et féministe, faut croire que je suis du genre à cumuler les tares.

Et pourtant, combien de fois m'a-t-on dit que « *Mais non voyons, bien sûr que tu es jolie, regarde tes yeux, ils sont tellement beaux !* ». Venant de personnes socialement considérées comme belles, attirantes ou mignonnes, j'avais étrangement du mal à l'avaler, moi qui dans ma tête resterait à jamais l'adolescente à l'acné sévère que l'on surnomme « *Macintosh, car un ordinateur ça a des boutons !* », mal à l'aise dans ses pantalons toujours trop courts, avec son poil aux pattes déjà trop dru et trop noir pour ses 14 ans. Oui, parce que je suis également féministe ET poilue. Un stéréotype ambulante en somme.

Sans oublier que « *la beauté, la laideur, c'est vraiment trop des concepts subjectifs quoi !* ». C'est marrant, j'avais aussi étrangement l'impression que tout le monde partageait la même subjectivité dès qu'il s'agissait de départager les moches des jolies. Du genre bizarrement, dans ce partage ô combien subjectif, je finissais toujours du côté de celles qui n'ont jamais de copain, qu'on n'invite jamais à danser, et qui sont éternellement « *la bonne copine de la fille un peu plus jolie* ». Ah oui j'ai oublié de préciser, en plus d'être moche et poilue, je m'entête à continuer de sortir et/ou coucher avec des hommes cis. Oui parce que bon, féministe ET moche ET poilue ET lesbienne, ça commençait quand même à faire un peu beaucoup.

Alors oui, jusqu'à présent j'ai surtout parlé d'événements qui peuvent sembler dérisoires et tellement communs : les moqueries d'abrutiEs à l'école, le fait d'être mal dans son corps à l'adolescence, les difficultés à entamer des relations sentimentalo-sexuelles... Ce que les genTEs ont du mal à comprendre, c'est que ce vécu de moche influe fortement sur ta vision du monde ainsi que sur toutes tes relations sociales. Ce qui me fait dire que si je n'avais pas été moche, je ne serais sûrement pas devenue féministe. La laideur, c'est ce qui te fait comprendre que tu es seule, désespérément seule, que tu ne peux compter que sur toi-même, personne ne te fera jamais de cadeaux ou de faveurs pour ton joli minois, ta belle gueule ne te permettra pas qu'on se souvienne de toi et qu'on cherche à te plaire ou à te rendre la vie plus agréable, dans l'espoir que tu porteras ton attention - ou un peu plus - sur l'autre.

Peut-être faut-il le vivre pour le comprendre, comme toutes les oppressions en somme. Ouais, je viens carrément de qualifier la laideur d'oppression. Mais il faudra bien se poser un jour la question de qui est légitime à s'exprimer, et à être écouté-e dans nos milieux (féministes, transpédégouines, queers...), comme dans le reste de la société d'ailleurs : est-ce que finalement, ceux qui sont légitimes à s'exprimer ne sont pas aussi ceux qui sont les plus baisables, les plus « beaux » dans les critères de ces groupes, et donc aussi souvent les plus populaires ?

En bref, je lance un appel à touTEs les moches, les laidEs, les pas gâtéEs par la nature, les pas terribles, les trop poiluEs, trop grossES, maigres, petitEs ou grandEs, les torduEs, les disgracieuxSES, les horribles, les hideuxSES, les affeuxSES, les repoussantEs, les ignobles, touTEs les monstres, freaks ou peu importe comment nous nous nommons, touTEs ceux qui se sont reconnuEs dans ces quelques lignes, qui en ont marre que des regards offusqués se lèvent au ciel quand els évoquent leur laideur, alors que merde, je sais mieux que toi que, oui, je suis moche, ce n'est pas une insulte, juste un état de fait qui a des répercussions sur mon quotidien que tu ne peux pas imaginer : qu'est-ce qu'on attend

pour créer des groupes, des zines, des affiches, des chansons, des vidéos, ou que sais-je encore, et crier à la face du monde « UGLY IS BEAUTIFUL » ?

M.



« On a toutes un utérus », immersion en terrain trans-pas-inclusif

Je rentre il y a peu d'un festival féministe qui a été un événement assez trash pour moi. Cet événement était annoncé en non-mixité "femmes, gouines, meufs, FTX, trans-FTM/MTF, intersexes...". En fait bah... non, pas vraiment. Sur la version papier du programme (donc celui auquel les personnes qui participaient avaient accès pendant ces trois jours), les intersexes avaient disparu, et puis pas contre, ce qui était apparu sur cette version papier, c'était "pour femmes", "entre meufs", "dans la vie des femmes", etc... dans quasi chaque intitulé d'atelier, les rendant ainsi inaccessibles aux mecs trans, et ne faisant pas en sorte que les personnes qui ne se définissent pas comme femmes s'y sentent les bienvenues (et vu l'ambiance, je me serais très mal vu aller demander si c'était une omission ou pas). Du coup c'était formidable, j'ai pu participer à un seul atelier, le premier jour, aucun le deuxième, et le troisième j'étais parti parce que j'en avais ras la casquette. Cet atelier auquel j'ai participé parlait de l'histoire du féminisme en Anjou. La personne qui l'animait, et qui avait, comme tout unE chacunE eu accès à l'intitulé de la non-mixité de cette ladyfest, a parlé du groupe présent et des personnes concernées par les luttes féministes et leur histoire comme de "femmes", uniquement. Elle parlait évidemment de femmes cisgenres, puisqu'elle a dit (j'en reviens toujours pas d'avoir entendu un truc aussi crétin dans un lieu féministe sensé être inclusif des trans et des intersexes) "on a toutes un utérus".

Avant de venir, je pensais que ça n'allait pas être le festival le plus cool de ma vie, ni que tout le monde serait super inclusive, à vrai dire j'y allais plutôt à reculons. Par contre je ne m'attendais pas à me sentir mal à ce point et à me faire mal genrer dans la quasi totalité de mes interactions avec des personnes que je ne connaissais pas auparavant (et ça n'avait vraiment rien à voir avec l'utilisation du féminin pluriel, rien du tout).

Je suis halluciné d'avoir fait les entrées et que deux personnes

soient arrivées et l'une d'elle a balancé un tonitruant "bonjour mesdames" alors qu'on était quatre personnes dont deux mecs trans derrière la table (et elle s'est permis d'être agressive ensuite quand quelqu'une l'a reprise). "Mesdames" quoi...

J'hallucine aussi d'avoir parlé pendant deux heures avec une personne, à qui je parlais de moi au masculin, et puis ironiquement ce jour-là, parce que j'en avais marre qu'on fasse comme si les trans n'existaient pas, j'avais un t-shirt avec écrit en gros "TRANS" à l'arrière, à qui je parlais des trucs que je faisais dans des milieux militants, et qui était en mode "je m'intéresse trop aux trucs TPG, et je suis trop trans inclusive, d'ailleurs j'ai organisé un truc en non-mixité inclusive des trans, je suis pas comme les autres féministes transphobes", et qui, au bout de deux heures, parle de moi comme... d'une "meuf". Là j'ai eu l'impression de me prendre un bon coup dans le bide, elle a continué à me parler et j'ai rien dit, j'ai attendu qu'elle se casse avant de changer de place.

J'aurais pu dire "hé coucou, je suis trans, tu me cause au masculin et tu dis jamais que je suis une meuf", mais c'était la vingtième fois de la journée environ qu'on niait mon identité, à chaque fois que j'ai repris quelqu'une la personne m'a ignoré, et juste je voyais plus l'intérêt, j'avais juste envie de me casser le plus loin possible et j'avais ni envie qu'elle m'ignore, ni qu'elle s'excuse platement pendant 5 plombes.

Y'a aussi eu cette meuf qui parlait de l'inclusion des trans et qui centrait tout ça sur le fait qu'elle n'ait pas envie de se retrouver à proximité de quelqu'un qui avait une bite. Mais qu'elle évoluait sur la question. Ben si t'évolues sur la question, cool, mais alors vient pas résumer l'inclusion des trans dans le féminisme à sa non-comptabilité avec ton essentialisme et à ton obsession du contenu de nos slips.

Bref, ça fait super longtemps que je ne me suis pas retrouvé dans un lieu où on me parle au féminin (et c'est pas faute de passer mon temps à cis-land pourtant). Y'a juste deux ou trois relous qui ont tenté de me draguer lourdement dans la rue y'a quelques mois avant

de se rendre compte que j'étais pas une meuf et de se casser. Là, c'était dans un lieu où mon identité était incluse dans la non-mixité de l'événement. Ironie.

Ne pas inclure les trans dans ce type d'événement, ça me paraît triste (je parle de l'inclusion des mecs trans ici, pas des meufs trans, là c'est avant tout dégueulasse). Faire semblant de les inclure ça me paraît absurde.

Déjà, dire "ok les trans, venez", mais ne pas faire de charte de respect des identités des personnes présentes -histoire qu'au moins les personnes en question puissent se sentir de gueuler un coup si ça se passe mal-, de conseils pour ne pas dire de conneries super transphobes dans tes ateliers, pour rendre l'endroit un peu plus safe pour les trans -genre si t'as un doute sur le pronom à employer, demande (oui enfin pour ça faut s'en soucier, de ce que ça peut faire aux gens quand tu leur imposes un pronom)-, ça me paraît incompatible. Des chartes y'en a qui sont dispo en plus, genre celle du TDB, ou encore celle de la ladyfest de Rennes l'année dernière, je suppose qu'il suffit de la demander aux organisatrICES. Sinon c'est un peu genre, allez, on fait venir des trans, on voit ce que ça donne, et si ilLEs se font emmerder par plein de gens tant pis hein, chacunE sa "sensibilité féministe". Et puis peut être que ça permet de resserrer les liens des cis d'oppresser les trans toutes ensemble hinhinhin...

Ce truc de sensibilité féministe, sérieusement, ça me gave. C'est aussi sorti dans le premier atelier à propos des putes et des meufs voilées. Hé oh, on parle pas de goûts et de couleurs, on parle d'oppressions là aussi. On ne demande pas aux gens de cohabiter pacifiquement en respectant leurs désaccords quand il s'agit en fait d'oppresser des minorités avec la bénédiction générale. Et pitié, pas d'argument genre "oui mais ce sont des personnes très peu nombreuses, la majorité d'entre nous sont des femmes ~~normales~~ cisgenres, alors on va pas se prendre la tête avec leurs revendications" parce que ça ressemble quand même vachement aux homophobes qui parlent du mariage pour touTEs et de la dictature des minorités.

Bref, me retrouver dans un endroit où on lutte contre le patriarcat parce qu'on est "des femmes", mais où on ne met jamais en cause son implication dans d'autres axes d'oppression (voire où on la nie carrément), ça me donne envie de vomir et de hurler. Petite pensée à la personne qui se sentait tellement concernée par les trans (et particulièrement ce qu'ilLEs avaient dans le slip, enfin surtout les meufs trans il faut dire) mais qui n'arrivait tellement pas à se positionner en tant que dominante qu'elle a balancé un "il n'y a pas de cis ici", ce qui m'a bien fait rire, donc j'ai lancé "moi c'est pas tellement l'impression que ça me donne" (j'étais pompette, c'était plus simple), donc elle s'est reprise "d'hommes cis", d'un air entendu (y'a que les mecs cis qui sont dominants c'est bien connu).

Bref, j'espère que je m'en tiendrai à mon « plus jamais je fous les pieds dans un truc comme ça » cette fois-ci.

Raph



Transgarçon planqué.

D'abord parce que je n'ai rien dit, ensuite parce que pas crédible. Trop fem, trop pédéE. Pas assez explicite.

Le pire truc que « le » milieu m'ait fait, c'est de m'avoir mis en situation de me demander si j'étais assez légitime. Un vrai trans*, un vrai garçon. Dans un monde qui me rejette j'arrive parfois à trouver la force de hurler « NON, TA GUEULE, J'EXISTE ». Un monde censé m'accueillir mais qui pose des conditions, même les plus insidieuses, même les plus subtiles, à la reconnaissance de mon identité, ça me détruit plus qu'autre chose.

T'es pas unE vraiE de vraiE si tu fais ci.

T'es pas unE vraiE de vraiE si tu dis ça.

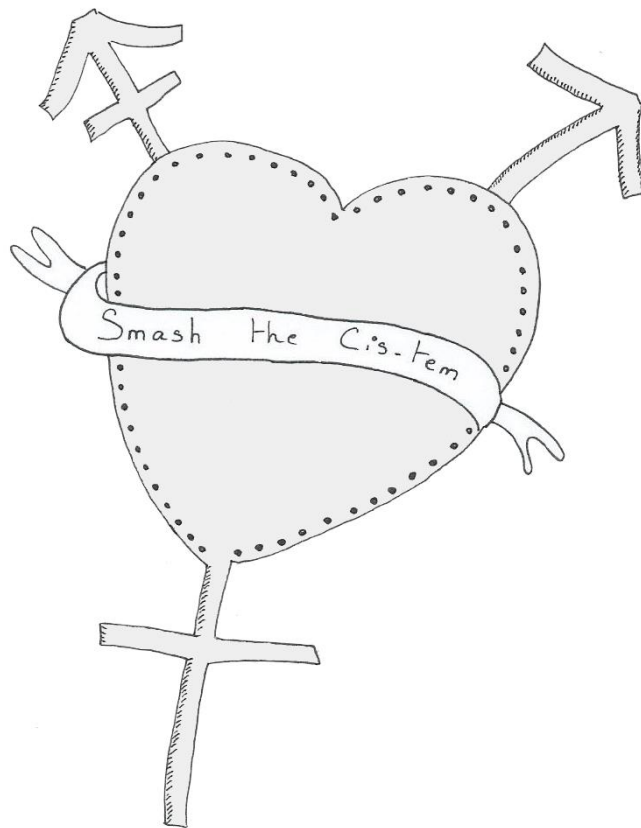
Le sale truc que « le » milieu continue de faire, c'est d'invisibiliser mon identité en déclarant qu'on est « tous un peu trans » (d'ailleurs j'avais tellement intégré ça que j'ai mis du temps à capter que non, toutE le monde n'avait pas le même rapport à son identité de genre que moi), et puis d'ailleurs, « mort au genre », neutralisons-nous, parce que le genre c'est nul, le genre ça pue, surtout quand ton genre à toi ne t'empêche pas de dormir la nuit, surtout quand ton genre à toi est légitime, reconnu et valorisé...

Il y a aussi ceux qui te rencontrent pour la première fois dans une manif ou une soirée de soutien et te genrent directement au féminin sans te demander ton avis. Il a cette marche de nuit non-mixte meufgouinestrans où en fait l'ouverture aux trans c'est un peu pour faire joli, tu vas te farcir des « hé meuf ! » toute la soirée et l'immense majorité des slogans est hétérociscentréE.

Et j'aurai toujours en travers de la gorge le fait que les morceaux de moi laissés sur ma route (« je ne sais pas trop comment je m'identifie », « je suis un peu perduE », « mon genre est indéterminé pour l'instant ») aient été ignorés, négligés : le

manque d'écoute a sapé mon cheminement personnel, le temps de réflexion que je prenais pour moi.

Alien666



Féministe, droguéE, alcoolique... tant qu'il faudra !

J'avais bien envie de commencer cet article par une liste des réflexions que toute meuf qui aime picoler/se défoncer a entendu ou entendra au moins une fois dans sa vie, mais, problème, je ne m'en rappelle plus très bien. Je devais être trop perchéE pour les retenir. Car oui, je suis de celles qui boivent « trop. » Celles qui sont tellement « pathétiques » parce qu'elles « ne savent pas s'amuser sans boire. »² Celles à qui il arrive des trucs pas très sympas en soirée, mais pour qui on ne s'en fait pas trop - évidemment, c'était « prévisible », vu « les états dans lesquels elle se met. » Celles que l'on hésite à inviter en soirée - « elle ne va pas boire au moins ? »; celles dont on aime bien rire le lendemain. Celles dont on analyse les moindres faits et gestes à travers le prisme de leurs consommations : « si tu m'as dit ça, c'est parce que t'étais bourrée ? » Celles qui couchent avec n'importe qui - c'est bien connu, « il suffit de les faire boire. » Je fais partie de ces salopes alcooliques. Les meilleures amies des barmans, le cauchemar des défenseurSEs de la sobriété. Car, oui, même si on ne se souvient pas très bien des mots employés, on garde à l'esprit les regards de celles et ceux qui nous jugent. La condamnation morale dans leurs yeux. Le rejet, le dégoût, le mépris. La pitié, parfois. Et, à vrai dire, j'en ai un peu marre d'elleux (il paraît que consommer des produits psychoactifs rend agressive, n'est-ce pas ?) J'en ai marre, surtout quand ces personnes se disent féministes, prétendent vouloir lutter contre toutes les formes d'oppression, mais sont les premières à stigmatiser celles qui parmi elles ont un comportement qui s'écartent un peu trop de la norme de la bonne militante (c'est vrai, une meuf avec une bouteille à la main dans une manif', ça donne une mauvaise image, non ?) Alors, j'ai décidé de parler. D'expliquer un peu ce que l'on vit, nous, de notre place d'alcoololoEs/de toxicoEs.*

² Toutes les phrases citées dans cet article ont été prononcées par des militantEs « féministes. »

What good can drinkin' do :

Si la consommation d'alcool/de drogues n'avait que des effets négatifs ; si chaque lendemain de cuite se traduisait inmanquablement, exclusivement, par une mauvaise gueule de bois et des souvenirs honteux, nul doute que peu de personnes continueraient à consommer autant et aussi souvent qu'elles le font. Alors, pourquoi est-ce qu'après un premier bad trip, certaines n'ont qu'une envie, remettre ça ? Pourquoi est-ce que, même lorsque nos soirées ne sont plus rien que de vastes trous noirs au réveil, on continue à attendre impatientement la prochaine occasion de picoler ?

La réponse est simple : parce que ça nous apporte quelque chose. Difficile à croire pour beaucoup, sans doute. Mais voilà, toutE le monde ne part pas également arméE pour affronter les difficultés que l'on rencontre tout-e-s dans notre société, a fortiori lorsqu'on est une meuf. ToutE le monde n'est pas - considéréE comme - joliE, sociable, avenante et sûrE d'elle. La confiance en soi, même après des années de militantisme féministe, n'est pas forcément toujours à la portée de toutEs, pas plus que la faculté de faire face sobrement - dans tous les sens du terme - aux épreuves que la vie nous impose.

Il y a mille et une raisons pour lesquelles je consomme - elles correspondent peut-être aux mille et une nuits d'ivresses que je me suis offerte depuis que j'ai seize ans. Je bois parce qu'il y a des choses que j'ai envie d'oublier - même pour quelques heures, même si j'affronte le problème sans ciller quelques jours plus tard. Je bois parce qu'il est agréable de rire sans raison et de raconter tout et n'importe quoi le temps d'un soir. Je bois parce que j'aime ne plus me sentir mal à l'aise dans certains espaces. Je bois parce que séduction, sexe et ébriété sont fortement liés dans mon esprit. Je bois parce que l'alcool facilite les contacts et que j'ai peur des autres. Je bois pour oser t'adresser la parole en soirée. Il en va de même pour toutes les autres substances que je prends à l'occasion : elles peuvent avoir de multiples fonctions : me donner confiance en moi, modifier mes perceptions, me détendre...

Alors, tu peux venir me parler de la cirrhose qui m'attend dans trois ou quatre décennies et des risques que je prends ; je ne les nie pas - je les connais sans doute mieux que toi, privilège de l'expérience. Malgré tout, je te rétorquerai que boire/se droguer, c'est aussi l'occasion pour certaines de passer des instants agréables ; de laisser de côté les soucis ; de s'affirmer, de s'éclater. C'est une stratégie, peut-être imparfaite, peut-être dérangeante, mais tout aussi valable que n'importe quelle autre, pour gérer des moments difficiles. C'est un plaisir. C'est un moyen de se divertir. Oui, on peut s'amuser sans boire/se droguer. Mais si mon choix, c'est de faire les deux (ou les trois !) tu n'as aucun droit de me juger.

It's the same old song...

La dichotomie victime/coupable, ce schéma binaire dans lequel on aime à enfermer les femmes, il s'applique aussi à celles qui boivent ou/et qui se droguent. En soirée, on a souvent le droit à deux types de regard, et chacun d'entre eux nous renvoient à l'une ou l'autre de ces positions.

Il y a d'abord ceux qui nous prennent en pitié. Dans leurs yeux, on peut lire « oh, la pauvre fille » et toute une série de réflexions du type : « elle doit vraiment être malheureuse pour en arriver là », « il y a quelque chose qui ne va pas chez elle », « elle a des problèmes, ça se voit. » A bien y réfléchir, on n'est pas loin de discours psychologisants : si l'on descend autant de bouteilles, si l'on sniffe autant de lignes, c'est EVIDEMMENT que l'on a des soucis. VICTIME. C'est peut-être vrai. Comme je l'ai dit plus haut, il y a des tas de raisons pour lesquelles une meuf peut boire ou se droguer. Mais en quoi est-ce que leurs airs tout à la fois affligés et condescendants vont-ils nous aider ? Qui a dit qu'on avait besoin d'aide, d'abord ? Et qui a dit qu'on allait effectivement mal ?

Et puis, il y a ceux qui nous condamnent. On s'attend presque à les voir ouvrir la bouche pour proclamer un « tu ne devrais pas ! » ou un « tu n'as pas honte ?! » outré. Elles nous prennent de haut. Nous évitent en soirée, comme si boire à outrance ou se défoncer était un comportement hautement contagieux qu'elles ne voulaient pas risquer de reproduire - à moins qu'elles ne considèrent toute individuE ayant consommé comme unE potentielle relouE, et qu'elles prennent leurs distances par précaution ? En tous les cas, elles ne nous pardonnent aucune erreur. Ne manquent pas de nous rappeler nos transgressions dès que l'occasion se présente, par des attitudes, des coups d'œil, des mots. « T'as vu l'état dans lequel t'étais hier soir ? » COUPABLE. On ne sait pas très bien de quoi d'ailleurs, mais nos excès méritent visiblement que l'on soit critiquéEs, moquéEs, excluEs.

Rape me...

Il y a quelques années, l'Inpes avait diffusé à la télé une campagne de prévention censée informer les jeunes sur les dangers des soirées trop alcoolisées. A la fin du spot, la voix off déclarait : « l'excès d'alcool entraîne coma éthylique, violences, accidents et abus sexuels. » Ce genre de raccourcis peut avoir un effet dévastateur sur celles qui parmi nous ont subi des agressions alors qu'elles étaient ivres ou/et défoncées. Considérer que l'alcool entraîne des abus sexuels, cela peut vouloir dire deux choses : soit que l'agresseur s'est montré violent parce qu'il avait consommé de l'alcool (donc, qu'il n'est pas vraiment responsable...), soit que la personne qui a subi l'agression en a été victime parce qu'elle avait bu (donc, qu'elle est un peu responsable.) Dans tous les cas, les véritables mécanismes à l'œuvre sont masqués. A aucun moment le viol et les violences ne sont présentés comme un moyen pour les hommes d'assurer leur domination, comme le symptôme d'un rapport de pouvoir. Non, ils sont simplement dus à une mauvaise cuite. Tu boiras moins la prochaine fois, n'est-ce pas ? Ce discours, on l'entend même parfois, insidieux, dans la bouche de

militantes féministes. C'est le fameux : « les mecs qui boivent, ils sont vraiment lourds. » Parce que bien évidemment, tous les connards de rue, les petits copains abusifs et les pères maltraitants que l'on a connus étaient des saoulards finis. Parce que la violence masculine n'a rien à voir avec le contexte patriarcal dans lequel on vit, elle ne dépend que de la quantité d'alcool présente dans le verre des mecs...

En tous les cas, cela ne t'aide pas beaucoup lorsque tu es victime de violences sexuelles alors que toi et potentiellement ton agresseur étiez sous l'emprise de la drogue ou/et de l'alcool. Est-ce que l'on va te faire comprendre que tu aurais dû mieux maîtriser ta consommation ? Ou faire plus attention à tes fréquentations ? Parce qu'autant le dire tout de suite, ce type d'abus est monnaie courante en soirée. Ce type d'abus, c'est ce que tu vis quand tu te couches complètement ivre à côté d'un mec, et qu'au milieu de la nuit tu te réveilles pour découvrir qu'il est au-dessus de toi. Et que tu ne dis rien, parce qu'à l'époque tu n'es pas encore féministe, et que personne ne t'a expliqué qu'un violeur ce n'est pas forcément un type armé dans une ruelle sombre, mais que ça peut aussi être un ex, un pote, un amant. Parce que tu sais bien que si tu n'avais pas bu autant, il n'aurait pas pu faire ce qu'il a fait aussi facilement, sans que tu réagisses. Parce que tu as fini par intégrer l'idée que tout le monde semble partager : un viol au cours d'une soirée de débauche, ce n'est pas tout à fait pareil qu'en d'autres circonstances. Ce n'est pas tout à fait un viol. Puisque qu'une meuf qui picole/se drogue est une pauvre fille, et qu'une pauvre fille n'a pas à se soucier de préserver son corps ni son intégrité, qu'elle est une marchandise avariée. Puisqu'elle n'est plus en état de protester. Puisque ses souvenirs sont flous, puisque ce qui se passe dans les vapeurs d'alcool n'est rien de plus qu'un vague cauchemar éveillé.

Et puis les années passent. Tu continues à picoler, à te défoncer, et parfois tu ne passes pas très loin de revivre un épisode semblable. Tu découvres le féminisme, tu lis des trucs sur les violences, le consentement, les victimes que l'on culpabilise, et tu

penses avoir rencontré des alliés. Mais c'est plus compliqué que ça. Le soutien, tu finis par le trouver auprès de tes camarades de beuverie : celles qui ont vécu la même chose que toi, celles qui ne jugent pas les autres, ni sur la quantité de verres qu'eiles boivent, ni sur l'état dans lequel eiles finissent au petit matin - et avec qui, par extension, tu te sens vraiment libre de parler.

A ce moment-là, tu réalises qu'il serait bon de rappeler deux ou trois petites choses, aux meufs qui consomment, à leurs agresseurs potentiels, et plus largement à toutEs ceux qui se croient en droit de critiquer leur comportement.

- Non, ni l'alcool ni aucune autre drogue ne sont responsables des violences qu'une personne commet : ils peuvent désinhiber, mais les violences à l'égard des femmes sont le produit d'un système social et politique qu'elles contribuent à perpétuer, à renforcer. Dire autre chose, c'est faire le jeu de ce système.
- Non, nous ne l'avons pas cherché. Même si nous portions une minijupe et un décolleté, même si nous étions saoules, même si nous avons allumé toutes les personnes présentes dans la pièce avant de nous affaler à moitié nues sur un canapé. Même si nous avons fumé/sniffé/gobé/injecté avec toi, même si nous n'avions plus la force ou la lucidité nécessaires pour te dire non. Nous n'avions pas à « faire attention », tout comme nous n'aurons pas à réduire notre consommation à l'avenir. Dans *King Kong Theory*, Virginie Despentes explique que, quand elle raconte son viol, les gentEs lui demandent toujours si elle a refait du stop après ça. C'est un peu la même pour nous : oui, on s'est mises minables ; oui, on a été violées ; mais ce n'est pas pour autant que l'on va arrêter de boire ou de se défoncer si l'on a toujours envie de le faire.
- Non, ce qui nous est arrivé n'est pas « moins grave » parce qu'on était perchés. Même si l'ensemble de la société tente de nous faire croire que l'on ne vaut rien ou pas grand-chose, parce qu'on est des meufs, parce qu'on est des consommatrices, et a fortiori parce qu'on est les deux à la fois ; on a le droit et le pouvoir de faire respecter nos limites et notre volonté. Même s'ils sont abîmés, même si on ne les aime pas

toujours beaucoup et si on semble les maltraiter, nos corps méritent le même égard que ceux de n'importe quelle autre individuE.

- Et enfin, non, les commentaires sur notre consommation n'aident pas. Vraiment pas. Qu'ils se veuillent légers et drôles ; protecteurs ; ou qu'ils cherchent au contraire à nous rappeler à l'ordre, leur seul véritable effet, c'est de saper notre estime de soi.

With a little help from my friends...

Ah, nos amiEs féministes... Nos camarades de lutte... Etrangement, dans ce combat-là, eiles ont parfois un peu tendance à nous laisser tomber. C'est vrai, on ne les entend pas trop réclamer la création d'espaces non-mixtes pour les femmes alcooliques ou usagères de drogues dans les lieux de soin, ni demander à ce que les besoins spécifiques de ces femmes soient pris en compte dans les processus d'accompagnement ou dans les campagnes de prévention. On ne les voit pas souvent protester contre la loi de 70, ou s'indigner quand des éluEs tentent de virer les tox' des centre-villes. En tant que meufs alcooliques/droguées, il y a peu d'images ou de textes militants vers lesquels on puisse se tourner, qui parlent de nos expériences et de toutes les discriminations que l'on subit, y compris dans nos milieux. Il existe peu d'espaces dans lesquels on ait l'occasion de discuter de nos vécus, de dire, concrètement, ce que cela signifie que d'être une femme et de boire ou de se défoncer.

Faudrait-il imaginer une non-mixité alcooloEs/toxicoEs ? Peut-être. Cela permettrait d'éviter les regards désapprobateurs, les remarques stigmatisantes lancées sous couvert d'humour (« oh de toute façon tu ne vas pas venir vu qu'il n'y aura pas d'alcool ? »), la culpabilisation (« comme vous étiez en bad, elle a dû faire la baby-sitter toute la soirée... »), les petites phrases destinées à nous réassigner à notre place, à notre statut de buveuse/droguée : « j'ai cru comprendre que t'enquillais, toi... » Cela nous donnerait aussi une chance d'aborder les questions qui se posent à chacune d'entre

nous et qui sont parfois difficilement formulables dans les milieux militants. Un exemple parmi tant d'autres : la notion de consentement est souvent discutée, notamment lorsqu'il est question de sexe. Qu'est-ce qu'un consentement éclairé ? Comment être sûrE que l'autre (ou les autres !) consent/ent à telle ou telle pratique ? Ces interrogations sont parfaitement légitimes. Mais quand, dans ta vie, la majeure partie des interactions à caractère sexuel adviennent alors que toi et ta/ton/tes partenaire/s êtes sous l'emprise de drogue ou/et d'alcool, les choses se compliquent. Comment en parler, alors que pour beaucoup une telle consommation invalide le consentement ? Le dire, c'est prendre le risque de voir ses actes, sa sexualité, son mode de vie tout entier taxés d'anti-féministes.

Pourtant, il y a une chose que nos amiEs féministes semblent oublier : porter des jugements sur quelqu'unE en raison de sa consommation d'alcool et/ou de drogues, c'est la discriminer. Au même titre que le sexisme, le racisme, le classisme, et toutes les autres formes d'oppression contre lesquelles on tente de lutter au quotidien dans nos milieux, la stigmatisation des personnes toxicomanes ou alcooliques - qu'elles se définissent comme telles, ou que les autres les catégorisent ainsi - est inacceptable. Les réflexions méprisantes sur tel ou tel lieu qui serait « un squat de junkies » ne devraient pas avoir leur place dans nos espaces, pas plus que les propos du type « dans ce bar les mecs sont relous *parce qu'ils picolent beaucoup* » - propos qui tendent à imputer le comportement machiste des hommes à leur consommation d'alcool, donc à établir une causalité alcool = violence, ce qui est une autre manière de stigmatiser les consommateur/rices. Non, dans nos espaces, il serait sans doute plus intéressant de faire preuve de solidarité avec des personnes qui sont elles aussi marginalisées, psychiatrisées, criminalisées. De prendre conscience que les femmes alcooliques ou consommatrices de drogues sont particulièrement exposées à la condamnation morale et au rejet, et qu'elles ont à ce titre besoin de soutien. De faire attention à nos propres préjugés, nos propres réactions, pour ne pas recréer au sein de nos communautés des phénomènes d'exclusion.

The unforgiven

Les stéréotypes négatifs associés à l'alcool et aux drogues sont très présents, profondément ancrés dans les pensées et les actes de la plupart des individuEs. Dans les pratiques militantes aussi. CertainEs ont tendance à penser qu'une personne qui consomme représente plus de risques d'être « relouE », à des degrés divers, qu'une personne abstinente ou à la consommation très modérée. Cela donne lieu à un raisonnement simpliste et parfaitement stigmatisant : si une personne ivre ou défoncée est relouE, c'est forcément parce qu'elle a trop consommé. C'est donc forcément de sa faute, et c'est donc forcément dans son exclusion que réside la solution.

Ainsi, on ne tient pas compte du fait que les comportements relous ont une dimension multifactorielle. Le potentiel de « relouterie » d'une personne dépend de beaucoup de choses : les privilèges, et par conséquent le pouvoir, qu'elle possède (ce qui explique que les relous de bar, de discothèque ou de rue soient principalement des mecs cis hétéros), son histoire personnelle, son état d'esprit à l'instant T, l'ambiance du lieu où elle se trouve, etc. Parmi tous ces facteurs, évidemment, la consommation d'alcool et/ou de drogues entre en jeu. Mais elle n'est jamais la seule explication. Pourquoi se focaliser sur cet élément ? Est-ce qu'il est plus facile de prendre les toxicoEs et les alcooloEs pour bouc-émissaires ?

En plus, on a souvent tendance à considérer la personne ivre ou défoncée comme la seule responsable de ses excès. Dans une perspective très individualiste, on estime qu'eile a fait son choix, qu'eile doit en assumer les conséquences. Certes, mais il y a des situations qui invitent à verser dans l'excès. Le fait de se retrouver dans un environnement qui semble hostile, malveillant, peut inciter à la surconsommation. Pour une personne qui ne se sent pas à l'aise, boire un verre, c'est reprendre un peu confiance. En boire plusieurs, c'est être sûrE d'oublier la peur - et potentiellement, de tout oublier, mais à ce moment-là ça n'a pas beaucoup d'importance. Alors, avant de condamner une personne qui

paraît complètement déchirée, demande-toi peut-être si tu l'as bien accueillie. Ceci n'est pas une incitation à accepter tout et n'importe quoi sous prétexte de tolérance. Simplement une invitation à repenser la solidarité et à réinventer des lieux « safe » pour toutEs.

We could be so good together

Notre société n'est pas à une contradiction près. Les contradictions créent des divisions qui servent les intérêts des dominants. C'est vrai aussi en matière d'alcool et de drogues.

D'un côté, on nous incite tous les jours à consommer : avant les fêtes de fin d'années ou les vacances d'été, les pubs pour l'alcool envahissent les arrêts de bus ; il est de bon ton de « boire un verre », qu'on soit avec ses potes ou à un repas de famille ; le culte de la performance, de plus en plus présent dans tous les domaines de la vie, pousse à s'aider de quelques stimulants pour tenir le coup ; et les médecins ne sont pas en reste, eux qui prescrivent à tour de bras des médicaments psychoactifs. Mais, de l'autre côté, on ne manque pas de nous rappeler sans cesse les « dangers » de ces produits à coup de photos chocs et de campagnes d'information stigmatisantes ; l'usage simple de drogues illicites est toujours condamné et les usagerEs considéréEs comme des malades et des délinquantEs; la consommation est rendue responsable de tous les maux (échec scolaire, viols, violences conjugales...)

Je parle en tant qu'alcoolique, mais je ne doute pas que la vie n'est guère facile pour les abstinentEs, à une époque où dans les cafés les bières sont moins chères que les jus de fruits, et où toute personne qui refuse un verre ou un joint en soirée prend le risque de se faire étiquetée de « coincéE. » Il faudrait marcher en équilibre sur la ligne, sans jamais tomber. Boire mais pas trop. Se contenter d'un verre ou deux. Rentrer avec le dernier métro. Quand on tient encore debout. Pas de chance, la modération, ça n'a jamais été mon fort. Si je m'avance sur la ligne, c'est pour sauter, la

tête la première et sans parachute.

Alors, est-ce qu'on peut trouver un moyen de s'entendre ? Nous, filles perdues, alcooliques irrécupérables, droguéEs jusqu'à l'os, déchets de la féminité, est-ce que l'on peut vraiment lutter avec les autres ? Celles qui n'ont jamais la gueule de bois pour partir en manif', qui ne font jamais de bad trip en festoch' ? Oui, si toutE le monde admet que les droits des toxicoEs et des alcooloEs sont aussi les droits des femmes*. Que, si nos corps nous appartiennent, cela signifie que l'on est libre d'ingérer ce que l'on veut, quand on veut, avec qui on veut.

JomoE



Il y a...

Il y a ce voisin sympathique, très fier de moi quand ma mère lui explique que j'ai arraché l'autocollant d'un groupuscule fasciste à l'arrêt de bus. « Moi non plus j'aime pas les fachos ! ». Mais, il se demande aussi si ma pote, avec tous ses vêtements noirs et ses rangers aux pieds est bien « normale ». « Mais pourquoi elle s'habille comme ça ? ».

Peut-être aurais-je dû lui expliquer que le fascisme, c'est aussi ce genre de réflexions. « Nos corps nous appartiennent », non ?

Il y a cette camarade féministe, engagée contre toutes les formes de discriminations. Et la transphobie ? « Et bien les transsexuelLEs sont la preuve de la rigidité des normes de genre : devoir changer de sexe pour être et faire ce que l'on souhaite, c'est fou ! ».

Peut-être aurais-je dû lui expliquer que la transphobie ne se limite pas à des assassinats haineux. C'est aussi la négation du droit à l'existence des trans', ou leur instrumentalisation pour illustrer ses théories. Ou tout simplement le fait de les soupçonner de n'être que de parfaits stéréotypes sur pattes.

Il y a ce gars rencontré au boulot, qui m'explique qu'il est très content qu'on vienne parler homophobie avec ses élèves, parce que bon « il y en a besoin ! ». Mais quand même, ces derniers mois, les médias ont accusé tout le monde d'homophobie, « alors qu'il y en a qui étaient juste contre la filiation » (*sic*).

Peut-être aurais-je dû lui expliquer qu'il ne suffit pas de se défendre d'être homophobe pour ne pas l'être. Et que je ne souhaite pas à des enfants d'homoEs d'avoir à le côtoyer.

Il y a ce covoitureur sympa, un peu baba cool, avec qui l'on a discuté musique pendant ce long voyage, serrés à l'arrière d'une minuscule voiture. Vraiment très sympa. Jusqu'à ce que je lui explique que je fréquente des milieux féministes. « Non mais moi aussi je suis pour revaloriser la féminité dans notre société, mais

quand même, tu ne peux pas nier qu'hommes et femmes sont différentEs ! Y'a que les femmes qui accouchent ! ».

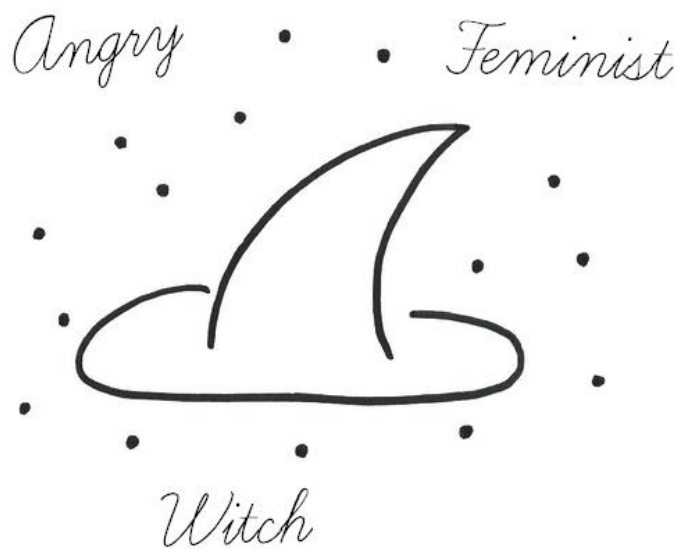
Peut-être aurais-je dû lui expliquer que son image de mec cool, ouvert sur les autres et le monde, n'allait pas être crédible très longtemps s'il continuait à tenir ses discours réacs et mysos. Cette fois-ci, je me suis contentée de lui dire que je refusais de n'être considérée que comme un utérus.

Et donc, au milieu de tout ce foutoir, il y a moi, qui trépigne et qui ne sait pas toujours quoi faire ou répondre. Parfois, je ne peux pas répondre car je ne suis tout simplement pas présente physiquement quand ces horreurs sont prononcées. Parfois, je ne sais pas quoi répondre, car je ne veux pas parler à la place des autres, et qu'en tant que meuf cis hétéra blanche et j'en passe, il y a plein d'oppressions que je ne vis pas et que je ne connaîtrai jamais. Parfois, je ne sais pas comment répondre, parce qu'une partie de mon (ancien) boulot, c'est aussi mon militantisme, mais il ne faut pas que ça se voit trop, sinon ça ne fait pas « *professionnel* ». Et puis parfois, souvent en fait pour être honnête, je n'ai pas envie de répondre, parce que j'en ai marre de faire de la pédagogie, de devoir expliquer pourquoi telle ou telle personne devrait être acceptéeE comme elle est, et pourquoi tu n'as pas ton mot à dire là-dessus, même si tu es féministe ou militanteE de près ou de loin pour n'importe quoi, et non, tu ne mérites pas de cookie si tu fais l'effort d'essayer de comprendre.

Et enfin, il y a ces moments où ce trop plein de merde déborde, où je pose tout ça sur papier, où j'en discute avec d'autres *dirty little freaks*, et où j'en arrive, comme toujours, à cette même conclusion : « Féministe tant qu'il le faudra ! ». Donc oui, je continuerai à ouvrir ma gueule, non je ne te foutrai pas la paix avec mes « histoires de bonnes femmes », et oui m'sieur, la façon dont tu viens de m'interpeller est sexiste, si tu as cinq minutes, je peux essayer de t'expliquer pourquoi !

Société cis-hétéro-patriarcale raciste et capitaliste, tu m'auras pas !

M.



Du virilisme en milieu TPG.

Oui oui, parce qu'on aime bien critiquer le virilisme des autres scènes alternatives mais qu'on ne regarde pas beaucoup du côté de chez nous... Alors, en quoi sommes-nous virilistes aussi, nous les queerzz tellement subversifs et déconstruits ?

- Le paternalisme voire la condescendance de certains pédés blancs friqués qui ont du réseau et te le font savoir réduit grandement tes chances de parvenir à en placer une en réu.
- Tu te fais silencier de diverses façons si tu es douxCE, introvertiE, des traits des caractères socialement perçus et construits comme « féminins ».
- Femphobie mon amie. Tu es moins crédible en tutu rose et vernis paillettes, et si tu es genréE meuf le combo talons/cheveux longs te rend cis-hétéér@ jusqu'à preuve du contraire.
- Les mecs trans* bien mâââsculins c'est so subversif (d'ailleurs, si tu raisones comme ça, questionne-toi), mais un mec trans en jupe c'est toujours un peu suspect.

Alors ok, je pense que sans doute plus qu'ailleurs, on tente un peu de limiter ça, mais franchement faut pas se leurrer : c'est pas encore gagné.

Alien666



Le charisme à l'équarrissage

Pas foutuE de regarder les autres dans le blanc des yeux

Telle un pédé pseudo prolo qui prend les autres de haut en mode paternaliste

Je suis mon propre apôtre

Je ne t'écoute pas, j'suis l'Antéchrist

PromptE à sauver la terre entière

Gueule ton slogan, lève ta bannière

Tant de compassion à revendre

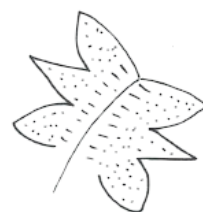
Mais si je t'écrase, toi ou ton sac, faut pas te méprendre

Je suis trop radicalE, des orteils aux oreilles en passant par la colonne vertébrale

Vois-tu je n'ai pas clairement d'ambition, et pour ce qui est de te blesser je ne te demande pas la permission

BDSM non consenti ultra-verbal, je me dis vegan mais j'ai pourtant des allures de cannibale

Chrysanthème



On fera mieux la prochaine fois.

Quand tu commences à t'impliquer dans un collectif TPBG-meufs tel que la Licorne Déviante tu t'imagines peut-être (naïvement) que tu le tiens enfin, ton espace de liberté, dans lequel tu ne dois à personne des justifications permanentes sur ton « mode de vie », qui tu es, avec qui tu baisses et/ou avec qui tu partages ta vie. Tu te dis que tu vas apprendre des tas de choses, et que tu auras peut-être toi-même quelques petits trucs à apporter. Tu penses que tu vas trouver un écho à ta colère et tes frustrations - et tu as sans doute raison. Mais très vite, un détail te fait tiquer. Puis deux, puis trois. Les détails s'accumulent et tu commences à cogiter. Tu ne te sens pas si libre dans ton « espace de liberté ». Au début tu laisses couler, tu te remets même en question. Au bout d'un moment, tu réalises que tu n'oses plus l'ouvrir. C'est drôle, ça te rappelle un peu ta vie de tous les jours dans le monde NORMAL. En fait non, c'est même pas drôle. Mais merde, qu'est-ce qui déconne alors ?

Tu cogites encore un peu. Les petits détails défilent dans ta tête. Tu penses à la hiérarchisation implicite des individuEs dans le milieu, aux gentEs qui ne s'arrêtent pas de parler de « personnes sexy » et se vantent de connaître ou d'avoir baisé avec telle « personne sexy ». Quand on sait que les critères de sexytude sont préalablement définis par des normes sociales étroitement liées aux rapports de pouvoir, et qu'ils sont du coup forcément excluant (ce qui ne veut pas dire qu'on n'a pas le droit de trouver quelqu'un sexy, mais qu'on peut au moins essayer de prendre du recul par rapport à ça, et de ne pas faire de la sexytude le critère principal de définition des personnes lors d'une discussion). Tu penses aux multiples IM-POSTURES, à la valorisation permanente de la radicalité et des attitudes « rebelles », alors que là aussi, on sait qu'il y a des rebellions acceptables et d'autres non (selon des critères similaires à ceux de la sexytude), et que ce n'est pas, comme par magie, bien différent en milieu TPBG-meufs. Est-ce qu'on milite pour se faire mousser en tant qu'individuE ou bien parce qu'on espère vivre mieux ? Sans parler du fait que posture ne signifie pas agir vraiment (chose à priori maintes fois vérifiée au sein du milieu) et

que ce serait cool d'être au moins sincère avec ça. Tu penses à l'absence d'écoute et de prise en compte des limites des gentEs. La question des peurs et des timidités individuelles est un sujet limite tabou. Quand on te reproche implicitement de ne pas participer à telle action, à telle sortie, c'est qu'on se fiche bien de ce qui peut te mettre mal à l'aise ou de ce qui est une situation inconfortable pour toi. De toute façon en milieu TPBG-meufs la peur et la timidité, on ne connaît pas, parce que nous sommes toutEs des rebelles radicalEs et si tu ne l'es pas, tu n'es pas cool ni sexy et tu ne mérites pas que je te parle (encore moins que je t'écoute). Tu penses aux jugements permanents. Tu penses à ceux qui prétendent ne pas être du tout élitistes et pour qui la théorie c'est naze, alors qu'ilLes passent leur temps à poser des termes théoriques sur les discours des gentEs (même quand ces discours sont personnels et parlent d'expériences et de vécu). Tu penses à l'absence d'autocritique. Pourquoi on n'est que des blanchEs, étudiantEs, valides, etc. ? Pourquoi les mecs cis monopolisent la parole dans un milieu supposé féministe ?

Et tu te dis, au final, qu'on n'a pas un espace où les gentEs peuvent se sentir bien et libre de s'exprimer, d'apprendre des expériences des autres. Tu te dis que tu as toujours peur de dire un truc de travers, de ne pas être assez radicalE, assez cool, assez sexy. Tu te dis que les ego de chacunE prennent le dessus sur la nécessité d'avoir des espaces qui ne soient pas forcément « safe » à tout prix mais dans lesquels on puisse au moins sentir qu'on n'est pas sous le poids de la censure, ni dans l'obligation de jouer un rôle. C'est ce à quoi nous sommes tous les jours contraintEs, dans notre société, et ça t'emmerde profondément de retrouver ça en milieu TPBG.

Alien666



Petit manuel de positivité à l'usage des féministes blaséEs et des TPBG désespéréEs

Dernière relecture, et tout à coup j'ai l'impression qu'on est en train de mettre en page l'un des fanzines les plus déprimants de l'Histoire du Fanzine. On aurait pu terminer par un petit manuel illustré « Comment tresser ta propre corde », mais on s'est dit qu'un peu de joie de vivre c'était pas mal aussi pour une conclusion. Ou pour un nouveau départ. Alors voilà une liste des raisons pour lesquelles on est quand même bien contentEs d'être féministes, TPG, moches, etc., bref d'être des « dirty little freaks » :

- En devenant féministe, j'ai découvert des tas de trucs chouettes (par « trucs », j'entends des textes, des brochures, des illustrations, des chansons, des films, etc.) et j'ai rencontré les personnes chouettes derrière ces trucs (celles qui t'apprennent des choses, qui te font réfléchir.) Grâce à ces personnes, j'ai eu envie de créer - et surtout de diffuser - mes propres « trucs. » Aujourd'hui, mes textes se retrouvent parmi les leurs dans les infokiosques, et ma dessinatrice préférée a créé une affiche pour le collectif dont j'ai fait partie. Et ça, c'est fucking empowering.

- Devenir féministe a amélioré ma vie sur au moins deux points qui aujourd'hui me semblent essentiels : je suis devenue plus autonome, et j'ai eu le courage de m'essayer à certaines choses que je ne me serais pas sentie capable de faire avant. Je me suis rendue compte de ça relativement récemment, mais l'autonomie pour une nana, surtout si elle est en couple hétérosexuel, ça ne va pas du tout de soi : « Ah bon, tu vas à ce concert seule ? », « Ah bon, tu prends un appartement toute seule ? », « Ah bon, tu déménages à l'autre bout de la France sans ton copain ? ». Et oui, nous sommes deux entités autonomes, je peux mener ma vie comme je l'entends. Donc merci le féminisme, qui m'a permis, en vrac, de voyager seule, de partir vivre dans une ville que je ne connaissais pas pour faire mes études, et d'oser participer à l'écriture de ce zine.

- Malgré l'indifférence, le manque de considération ou l'impression d'être instrumentaliséE que j'ai parfois ressenti dans les « milieux » féministes, j'ai aussi rencontré des personnes - qui pour certaines évoluaient d'ailleurs à la marge de ces milieux - qui me semblaient réellement mettre en pratique une certaine forme de féminisme. En vrac : ceux qui m'ont dit « passe à la maison quand tu veux » alors que je sortais briséE en deux (en quatre, en dix mille) d'un festival féministe ; celui qui m'a pris dans ses bras pendant une soirée alors que je n'allais pas bien ; ceux qui ont réagi à un texte en forme d'appel au secours que j'avais écrit ; ceux avec qui je peux boire jusqu'à six heures du mat' tout en échangeant sur ce que c'est, que « d'être féministe »... Donc, voilà, on peut aussi rencontrer des personnes cool qui vont nous apporter beaucoup.

- Depuis que je m'affirme en tant que queer et féministe, je découvre un tas de supports et de réflexions qui me permettent de prendre du recul par rapport à ce qu'on attend de moi. Je m'interroge sur mes propres désirs, qui j'ai vraiment envie d'être et où j'ai vraiment envie d'aller.

- Quand tu es minoriséE, le manque de représentation / l'invisibilisation dont tu es l'objet développe ta créativité ! La pop culture devient une mine de trucs à détourner, à queeriser... et ça, quand même, c'est rigolo.

- C'est super libérateur de réussir à monter un collectif, publier un zine, etc. Personnellement ça m'a montré qu'on était capable, en groupe, de créer un truc de toutes pièces. Quand on se découvre cette autonomie et ces ressources, on réalise qu'on n'a pas besoin de recevoir l'approbation d'un quelconque milieu féministe, ou de telle ou telle personne charismatique, pour se sentir légitime à être quelqu'unE, ou à dire, ou faire, quelque chose. On peut compter sur soi-même, s'entourer de personnes de confiance, et faire ce que l'on a vraiment envie de faire, sans s'impliquer dans une course à la popularité et à la reconnaissance.

Illustrations : Alien666

dirty0little0freaks@gmail.com

août 2013